

Les poinçons
de John
Skerville



Club Samizdat

Club Samizdat...

Hommage aux livres dissidents et clandestins de l'ex-URSS, cette collection propose souvent des ouvrages en mode nomade, par une diffusion dans les boîtes à livres.

Le jeu est simple : vous prenez ce livre en indiquant *sur la fiche en fin d'ouvrage* la localisation de la boîte et, après lecture, vous le déposez dans une autre boîte, pour de futures lectrices et lecteurs.

Vous pouvez aussi faire part à l'éditeur de votre sentiment de lecture, par mail :

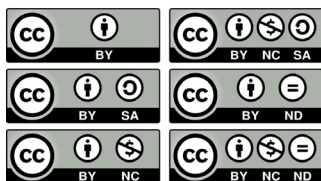
edi.deleatur@gmail.com

Bonne lecture !



copyleft

*Ce livre est en copyleft.
L'auteur et l'éditeur autorisent
sa diffusion libre et gratuite.*



Licence Creative Commons

L'auteur restreint l'autorisation de commercialiser son œuvre – identifiée (BY) – à ceux qui en feront la demande auprès de lui (NC), à condition d'en respecter le mode de diffusion choisi (SA).

Pierre Laurendeau

Les Poinçons
de John Baskerville

Lithographies originales
de Ramón Alejandro

Club Samizdat

Pierre Laurendeau

Né en 1953. Auteur de plus de soixante livres, et éditeur. Vit dans les Hautes-Alpes.

QUELQUES OUVRAGES: *Moche ou la Quête du Rabot*, 1973, rééd. Samizdat, 2023; *Ruynes*, 1978, rééd. Deleatur, 1993; *Ethnograffiti*, Première Personne, 1987; *Les Poinçons de John Baskerville*, Deleatur, 1990, rééd. Club Samizdat, 2026; *Le Français cent difficultés*, Le Polygraphe, 1993, rééd. 2001; *Le Jardin des Ploutes*, Ginkgo, 2022.

Ramón Alejandro

Né en 1943. Peintre, graveur, illustrateur d'origine cubaine. Vit à Miami.

QUELQUES OUVRAGES: Ramón Alejandro, *Pure Perte*, Fata Morgana, 1974; [Ill.] Pierre Bettencourt, *Notes de voyage au pays des Hommes-Bousiers*, Deleatur, 1986; *Ramón Alejandro*, Ubacs, 1989; Ramón Alejandro, *L'Écart douloureux entre le désir immédiat et le plaisir différé*, Le Polygraphe, 1991; *Ramón Alejandro*, Le Polygraphe, 1999; Ramón Alejandro, *146 dibujos eróticos*, Club Samizdat, 2022.

Ramón Alejandro anima – et illustre – chez Deleatur, entre 1996 et 1999, deux collections en langue espagnole consacrées aux auteurs cubains.

SOMMAIRE

En guise d'introduction	7
Avant-propos	13
Chapitre 1.....	17
Chapitre 2.....	27
Chapitre 3.....	41
Chapitre 4.....	57
Chapitre 5.....	71
Nota	75
Sources bibliographiques.....	77
Postface.....	79

EN GUISE D'INTRODUCTION¹

Amis lecteurs,

Voici enfin Les Poinçons de John Baskerville que vous attendiez tous et je vous dois des excuses pour le retard de livraison.

En voici les motifs :

Le tirage des lithographies originales de Ramón Alejandro a été confié à Jean-Luc Tahon (l'Atelier de la Licorne bleue, à Flavigny-sur-Ozerain, en Bourgogne). La réputation et le savoir-faire de ce lithographe le placent parmi les meilleurs spécialistes de sa profession. La qualité du tirage d'une « vraie » lithographie (c'est-à-dire quand l'artiste a travaillé directement sur la pierre, sans aucun

1 Ce texte imprimé à part sur une feuille de vergé violine était inséré dans le coffret des exemplaires de l'édition originale, parue en 1990 à quatre-vingt-dix-neuf exemplaires.

subterfuge) dépend pour beaucoup du coup de main de l'imprimeur et de la qualité de l'encre. Jean-Luc Tahon utilise les encres Charbonnel, réputées les meilleures du monde pour la viscosité du médium et la noirceur des pigments. M. Charbonnel, un vieux Parisien sans descendance et jaloux d'un secret de fabrication qui se transmettait de père en fils depuis plusieurs générations, s'était bien gardé d'en confier à qui que ce soit la formule. Malheureusement, il décéda brusquement, emportant dans l'autre monde l'alchimie de son encre. Lefranc et Bourgeois rachetèrent la marque, persuadés que les techniciens maison parviendraient à en retrouver la composition. Quand Jean-Luc Tahon reçut une boîte d'encre Charbonnel made in Lefranc et Bourgeois, il s'aperçut avec horreur qu'une fois étalée sur la pierre, celle-là se diffusait dans l'eau, ce qui la rendait impropre à un tirage de qualité. J'ai moi-même assisté à ce remarquable (et épouvantable) phénomène dans son atelier. Après avoir accusé l'eau, les éponges trop neuves, le temps trop sec¹, il fallut

¹ Il y eut même des tests d'utilisation de bourgogne aligoté...

se rendre à l'évidence : les chimistes de Lefranc et Bourgeois n'arrivaient pas à établir le contact avec le médium du vieux Charbonnel. Nous décidâmes, d'un commun accord entre l'artiste, le lithographe et l'éditeur, de repousser le tirage de la pierre (un magnifique morceau de calcaire extrait des carrières de Bavière, pesant ses quatre-vingts kilogrammes) jusqu'à ce que Jean-Luc Tahon mette la main sur une encre impeccable.

La survenue impromptue dans l'atelier (la scène se passait à l'Ascension 1990) de l'ambassadeur du Vatican et de Madame, qui firent semblant de s'intéresser à quelques cartes postales de frivolité campagnarde, mais manifestèrent un contentement visible devant notre désarroi, m'amène à penser que le décès subit de Charbonnel, à la suite des mésaventures de la famille Fuchs – que vous pourrez lire dans ce récit –, pourrait fort bien porter l'empreinte perfide du Saint-Office, qui aurait dépêché à Flavigny son émissaire afin de vérifier sur place que le livre et ses lithographies étaient en carafe.

Heureusement, Jean-Luc Tahon m'annonçait à la fin de l'été qu'il disposait enfin de

l'encre attendue. Je vous laisse juge de la qualité du tirage¹. Ramón Alejandro et moi-même en sommes très satisfaits.

Par ailleurs, au chapitre des coïncidences, vous découvrirez en note une réflexion de Jacques Abeille sur de mystérieuses correspondances du texte avec le plafond du palais Sforza, à Milan. Dans le même ordre d'idées, au cours d'une conversation avec Louis Torchet, conservateur adjoint de la bibliothèque d'Angers, j'appris qu'un exemplaire du Psautier de Mayence (je cite en début d'ouvrage celui de la bibliothèque d'Angers, un des cinq ou six existant encore au monde) se trouvait avant-guerre à la bibliothèque de Dresde et qu'à la suite du bombardement de cette ville en 1945, on perdit sa trace pendant plusieurs années. Cela ne laisse pas que de m'inquiéter : le livre du marquis de Mesa Verde semble générer de curieuses turbulences du réel et ma fantaisie littéraire commence de trop m'échapper...

1 Hélas ! les reproductions ne rendent pas les finesses des originaux.

*Je me retourne fréquemment dans la rue.
Il me semble entrevoir des ombres furtives...
Aussi, lecteurs et amis, je vous en conjure,
soyez vigilants : ne montrez Les Poinçons de
Baskerville à personne et n'entamez votre lec-
ture qu'au plus secret de la nuit.*

Pierre Laurendeau.

AVANT-PROPOS

Les spécialistes de l'histoire de l'imprimerie et les bibliophiles connaissent bien les mésaventures de John Baskerville, créateur d'un des plus beaux caractères d'imprimerie, qu'il tenta en vain d'imposer dans son pays, l'Angleterre, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. On a beaucoup écrit sur la négligence de Beaumarchais, acquéreur du matériel de l'imprimeur à sa mort.

Beaumarchais, qui voulait éditer les œuvres de Voltaire en « baskerville », expédia les poinçons à la forteresse de Kehl¹ (à la veille de la Révolution, l'impression des livres de Voltaire était inter-

¹ Ville allemande située près de Strasbourg, de l'autre côté du Rhin.

dite en France). Letellier, un de ses amis, fut chargé de superviser l'entreprise. Les erreurs et l'incompétence de ce dernier lui valurent d'être remplacé par La Hogue, qui commit l'imprudence de confier les poinçons à un banquier strasbourgeois. Au cours du transfert, 347 poinçons furent « perdus ».

Après juillet 1789, Beaumarchais fit rapatrier le matériel à Paris. Mais les événements révolutionnaires ne lui permirent pas de s'occuper de son imprimerie. Plus tard, sa fille vendit tout à Pierre Didot.

Après plusieurs changements de propriétaire, les poinçons – dont on ignorait alors la valeur – furent cédés à la fonderie Bertrand. Ce fut Bruce Rogers qui les authentifia en 1917.

Acquis en 1936 par Deberny-Peignot, ils furent offerts en 1953 aux Presses universitaires de Cambridge, université dont Baskerville avait été en son temps l'imprimeur.

Ainsi, deux siècles après, sa patrie honorait le génie que ses contemporains avaient méconnu.

Nul ne sut ce qu'il était advenu des 347 poinçons perdus.

1

Je fis, en novembre 19.., une communication au Congrès international de typographie, réuni cette année-là à Mayence dans le cadre de grandioses manifestations en l'honneur de l'inventeur de la typographie.

La Bibliothèque municipale d'Angers avait eu l'obligeance de me confier son rarissime exemplaire du *Psautier*; j'en profitai pour glisser quelques impertinences sur Fust et Schoeffer qui ne furent guère appréciées de mes éminents et barbants confrères.

J'avais hâte de quitter cette ville et l'élocution compassée des érudits. De retour à mon hôtel, on me remit une enveloppe. La suscription en était calligraphiée à la

manière ancienne qu'affectionnaient les lettrés allemands d'avant-guerre. Une vague odeur de poussière s'en dégageait et j'eus la curieuse impression que cette missive – qui allait m'entraîner dans une bien étrange aventure – m'était adressée d'une époque antérieure à ma naissance comme le signe, indéchiffrable mais manifeste, d'une coïncidence poétique. Je fus presque une heure avant de me décider à ouvrir l'enveloppe.

Elle contenait un demi-feuillet de papier jauni, sur lequel la même main avait tracé ces quelques lignes: « Si l'atmosphère de Mayence vous semble trop pesante, venez à Francfort. Notre passion commune pour John Baskerville nous permettra de passer d'intéressants et agréables moments. »

Suivaient un nom – Johann Ernst Fuchs – et une adresse : Patrizestrasse, 428.

Deux heures plus tard, je sonnais à la porte d'une petite maison d'un quartier résidentiel de Francfort. Une gracieuse jeune fille vint m'ouvrir.

– Grand-père vous attend, me dit-elle dans un français impeccable. Ne le fatiguez pas trop...

Son entrain et sa gaieté naturelle tranchaient sur l'aspect vieillot de la demeure. Elle me conduisit auprès d'un homme âgé, qui se tenait debout à sa fenêtre, suivant des yeux, rêveusement, un vol de moineaux.

– Les oiseaux utilisent une forme d'écriture, savez-vous? Leur façon de voler, de se poser – isolés ou en bande –, tout est chargé de symbole et de mystère. Les traces en sont, bien sûr, éphémères. Mais que restera-t-il de nos écrits dans deux mille ans?

Johann Ernst Fuchs se détourna alors et son œil malicieux se posa sur moi.

– Sur la côte de Vendée, répondis-je, on peut voir l'empreinte des grands sauriens du secondaire. On ne sait rien d'eux, sinon qu'ils aimaient marcher dans la boue.

Johanna, la petite-fille de mon hôte, nous apporta du thé, un *singbulli* que

j'identifiai à son arôme de muscat. Le vieil homme m'observait tranquillement. Malgré cet accueil cordial, j'étais impatient d'en arriver à mon sujet de prédilection. Mon attente ne fut pas bien longue.

– J'aimerais vous montrer les 347 poinçons que mon aïeul, Johann Ernst Fuchs, parvint à distraire de l'envoi de La Hogue au banquier strasbourgeois.

De surprise, je renversai l'incomparable breuvage sur la nappe. Mon hôte eut un petit gloussement de satisfaction.

– Johanna, ma chérie, je crois que notre invité a besoin d'un remontant.

J'avais publié, l'année précédente, dans le *Bulletin international de Bibliologie*, le résultat d'une enquête menée pendant plusieurs mois sur les bords du Rhin. Avec la complicité de quelques étudiants, j'avais fouillé les archives de Kehl et de Strasbourg. L'absence de certaines pièces dans le dossier La Hogue (de nombreuses réclamations du fondé de pouvoir de Beaumarchais faisaient allusion à un état très détaillé des poin-

çons manquants, inventaire qui brillait par son absence) nous conduisit à cette stupéfiante conclusion : les 347 poinçons avaient été subtilisés. Mais le but de ce vol et les moyens de l'appropriation étaient demeurés pour nous une énigme. J'avais avancé, avec quelque légèreté j'en conviens, l'hypothèse « Bodoni ». On sait l'intérêt que le typographe italien portait aux inventions de Baskerville (non seulement ses poinçons, mais aussi sa presse et les secrets de fabrication de l'encre et du vélin, qui entraient pour une grande part dans la qualité de l'impression de son *Virgile*). Bodoni ne put rendre visite à l'imprimeur anglais et envoya auprès de lui son ami, le poète Vittorio Alfieri. J'admets que soupçonner le grand Bodoni de se livrer à des actions de piratage industriel serait d'une inconvenance déplacée. Tel n'était pas mon propos. Après la mort de Baskerville, les errances de Beaumarchais et de ses commis inquiétaient tous ceux qui attendaient (notamment les souscripteurs !) la sortie du *Voltaire*. Aussi,

dans mon article du *Bulletin international*, avançai-je l'hypothèse d'une «conspiration d'esthètes», décidés à sauver du naufrage presque certain les précieux poinçons. On aurait sans doute trouvé, dans le dossier La Hogue des archives de Kehl, si ces pièces justement n'en avaient été soustraites par une main intéressée, une correspondance entre Bodoni – ou, plus vraisemblablement, Alfieri – et le représentant de la Société littéraire-typographique, correspondance que j'imaginai toute de tractations financières et, finalement, peu amène.

Ces manœuvres n'ayant pu aboutir, pris de panique devant la montée des troubles révolutionnaires, nos aimables conspirateurs auraient décidé, avec la complicité du banquier strasbourgeois, de subtiliser les poinçons; Beaumarchais et ses associés conservant par-devers eux les matrices n'étaient en rien gênés dans leur entreprise.

L'opération, menée par des amateurs enthousiastes mais maladroits, ne pouvait

qu'échouer en partie. La Hogue, dont on vantait l'esprit superficiel, n'était cependant pas dénué d'un certain sens des responsabilités. Il fit étroitement surveiller le convoi. Un léger « embarras » au franchissement du Rhin aurait permis aux conjurés de soustraire une caisse et de disparaître avant qu'on ne s'aperçût du vol. Il leur fut malheureusement impossible de s'emparer du reste.

Une fois à l'abri dans les caves du banquier, les poinçons étaient en sûreté et, malgré les supplications d'Alfieri, rien ne put décider celui-là à s'en séparer.

Tel était le rocambolesque épisode qu'avec un certain talent de romancier populaire – je m'en flatte – je proposais aux yeux incrédules de mes honorables confrères, lecteurs exclusifs du très érudit *Bulletin international de Bibliologie*.

Je n'ai guère besoin d'ajouter que mon apparition à Mayence avait été saluée de remarques acerbes et de quolibets dont le moins spirituel n'était pas « le Sherlock Holmes de la typographie », référence à

la célèbre enquête que le détective mena dans le Devonshire.

Mon empressement à répondre à l'invitation du D^r Fuchs avait donc deux motifs: échapper à la sollicitude narquoise de mes pairs et l'espoir d'une confirmation de mon hypothèse – la lettre de mon hôte laissant entendre qu'il avait lu ma communication.

– La « conjuration Bodoni » est une hypothèse intéressante, admit en souriant mon interlocuteur. Et pas si éloignée de la réalité. Mais, allons d'abord jeter un œil sur ces *vieilleries*.

Nous passâmes dans le cabinet de travail de Johann Fuchs. Une vitrine occupait le centre de la pièce. Disposées sur un velours passablement défraîchi, les boîtes de palissandre contenant les poinçons – huilés et comme neufs – offraient au regard de l'amateur le merveilleux travail d'orfèvre du typographe anglais.

– Inutile de les compter, ils sont tous là.

Je m'étais précipité, le cœur palpitant, les mains tremblant d'émotion (et, je l'avoue, d'un peu de convoitise).

– Incroyable !

Herr Docktor ouvrit la vitrine.

– Allez-y ! Touchez-les !

Je n'osai pas ; la magie opérait à distance. Je craignais, en avançant la main, de ne rencontrer qu'un peu de poussière et de me retrouver, navré, au centre de quelque désert aride ou, pire, au milieu de mes honorables collègues du colloque de Mayence.

Je me décidai enfin. J'avais passé suffisamment d'heures à Cambridge pour reconnaître immédiatement l'art très particulier de Baskerville. Le monogramme J. B. sur la tige m'assura de leur authenticité.

– C'est prodigieux !

– C'est surtout un truisme qu'en face des émotions les plus intenses l'homme ne profère que des banalités...

– Pourriez-vous...

– C'est une longue histoire, me coupa

Johann Fuchs; je suis un vieil homme que les longues histoires fatiguent. La vôtre m'avait amusé. Votre jeunesse, vos impertinences m'ont amené à vous montrer ce qui demeure un très étrange secret – bien mal gardé par un vieillard et sa petite-fille... Qu'adviendra-t-il de tout cela? Johanna ne s'en séparera jamais. Mais, après elle?

– Restituez les poinçons à Cambridge..., suggèrai-je.

Les yeux du vieil homme étincelèrent.

– Jamais!

2

Plusieurs mois après, je reçus de Johanna un paquet volumineux. Johann Ernst Fuchs était mort. Il me léguait un livre – imprimé grâce aux poinçons « dérobés » – et une longue relation manuscrite.

Notre entretien s'était terminé de façon abrupte ; je m'en attribuais l'entière responsabilité et je maudissais mon impétuosité maladroite.

Or je découvris que, en ce jour mémorable de novembre 19.., Fuchs n'aurait pas ajouté un mot à ce qu'il m'avait dit et que son désir était de me voir partir, les yeux pleins de rêves et le cœur rempli d'incertitude.

Il était le dernier représentant d'une

brillante famille de libraires, tenant boutique à Dresde depuis 1634. Lorsque Alfieri fit le voyage en Angleterre, Johann Ernst Fuchs – l'aïeul... mais dans ces dynasties d'érudits, les fils ressemblent si parfaitement à leurs pères qu'on a parfois le sentiment d'une réincarnation perpétuelle –, l'accompagna. Grand admirateur des travaux de Baskerville, il avait été un des premiers souscripteurs du *Virgile*. Ce fut lui, également, après la mort de l'imprimeur, qui engagea Lichtenberg à attirer l'attention du roi d'Angleterre sur ses réalisations par une habile manœuvre : Lichtenberg présenta au Roi le *Mayer* de Dietrich de telle façon qu'il ne pût que s'exclamer : « Presque aussi beau que du Baskerville ! » Ce compliment royal, un peu tardif, allait être à l'origine de l'engouement suscité, dans toute l'Europe, par le génie créatif de l'imprimeur anglais.

L'intention était louable et si les événements – la légèreté de Beaumarchais et l'incroyable négligence de ses com-

mis – vinrent quelque peu ternir ce beau mouvement d'ensemble de l'intelligentsia européenne, la faute ne peut guère en être imputée à Johann Ernst Fuchs.

Lors de ce mémorable voyage en compagnie d'Alfieri, Fuchs fit la connaissance par le plus grand des hasards d'un gentilhomme castillan, aventurier, explorateur, et quelque peu forban, le marquis de Mesa Verde. Celui-ci revenait d'un long voyage au cœur du Nouveau Monde. Le gentilhomme se prit d'une affection sincère pour le libraire, d'autant qu'étant lui-même grand amateur de livres, son voyage dans l'île n'avait d'autre propos que de rencontrer Baskerville, afin de lui confier l'impression du récit de ses aventures.

Fuchs, passionné d'exotisme – pour lui, un voyage à Cambridge était une véritable expédition –, pria son nouvel ami de lui prêter son manuscrit, afin d'en être le lecteur privilégié.

Flatté de cet intérêt, l'aventurier acquiesça volontiers. Cela se passait

dans une petite auberge des bords de la Cam. Mesa Verde, depuis quelques jours, avait paru soucieux; devant l'insistance du libraire, il avait fini par avouer qu'il était poursuivi: à plusieurs reprises, on avait attenté à sa vie. Fuchs, d'un naturel joyeux et confiant, tâcha de dissiper ses craintes.

Le lendemain, à son réveil, il ne put mettre la main sur le marquis. Alfieri, interrogé, se souvint d'avoir vu le soir précédent Mesa Verde, apparemment pris de boisson, soutenu par deux hommes à la mine sévère qui s'étaient proposés pour le raccompagner à sa chambre.

Les recherches furent vaines et les deux compagnons durent se résoudre à partir sans lui.

Bien sûr, le libraire avait pris connaissance, la nuit même, de l'étrange récit du marquis de Mesa Verde, relatant son séjour au pays des Nazcarans.

Sa lecture achevée, il avait refermé le volume (l'écriture en était fine et régu-

lière et de nombreux croquis, de la main même du marquis, illustraient le propos) en souriant, ravi d'avoir été le lecteur complice d'une « fantaisie », genre prisé des bibliophiles de l'époque.

Le sort funeste de l'aventurier, néanmoins, tempéra son incrédulité. Par prudence, il cacha à Alfieri l'existence du manuscrit. Personne, il en était sûr, n'était au courant de la transaction, qui s'était opérée dans un coin isolé et plutôt sombre de l'auberge.

De retour à Dresde, Fuchs apprit que Baskerville essayait de vendre ses poinçons. Il tenta de convaincre Bodoni et Alfieri de s'associer à lui pour les racheter. L'échange de courriers, les atermoiements des uns, le manque d'argent de l'autre firent que, lorsqu'un accord fut établi entre les parties, Beaumarchais venait de se porter acquéreur, par l'entremise de sa Société littéraire-typographique. Les plus vives inquiétudes agitèrent alors les trois amis, qui connaissaient la versatilité de l'auteur du *Mariage de Figaro*. Ils

se promirent de veiller au grain. Avec le temps, Bodoni et Alfieri se désintéressèrent des tribulations des fameux poinçons. Et ce fut donc Fuchs seul, avec ses faibles moyens, qui entreprit le hardi coup de main de Kehl – le banquier strasbourgeois, effectivement amené par ses habiles manœuvres à s'intéresser à la mise en sûreté des poinçons, n'était cependant pour rien dans le complot.

Lors de son voyage en Angleterre, Fuchs avait appris de Baskerville quelques-uns de ses secrets d'impression. Il décida d'utiliser les 347 poinçons dérobés pour fondre les caractères nécessaires à la publication du récit du marquis de Mesa Verde, qu'il ne se lassait pas de relire – convaincu qu'il était, désormais, de l'authenticité de son aventure.

L'Allemagne, dans le sillage de la France républicaine, bouillonnait d'idées nouvelles. Fuchs, qui avait eu parfois l'impression d'être espionné, dans la montée du sentiment révolutionnaire se crut à l'abri de complots perfides.

Avec l'aide de son fils – prénommé lui aussi Johann Ernst –, il imprima en 1791 deux cent cinquante exemplaires, tous admirables, du récit de l'aventurier. Un graveur autrichien, Philip Molig, ancien élève de Piranèse, célèbre pour la finesse du trait et la rigueur de l'exécution, reproduisit les croquis du marquis. On lança les souscriptions.

La nuit précédant la mise en vente, un incendie inexplicable ravagea la librairie. Le stock fut détruit à l'exception de deux exemplaires : celui que l'imprimeur avait déposé à la bibliothèque de Dresde et le sien, dont il ne se séparait jamais. Le manuscrit, demeuré dans l'atelier, fut également anéanti.

Le vieux Fuchs ne survécut pas à ce désastre.

Son fils, alarmé, s'enfuit de Dresde et courut l'Europe révolutionnaire, mettant son talent d'imprimeur au service des penseurs les plus exaltés de l'époque. Lui aussi se sentit à de nombreuses reprises harcelé par d'énigmatiques et

implacables ennemis. En 1793, à Lyon, il échappa par miracle, malgré ses convictions républicaines, aux massacreurs de Fouché et de Collot d'Herbois, qui avaient mis la ville à feu et à sang; son atelier fut pillé et ses biens dispersés.

Convaincu que la remise du manuscrit par Mesa Verde à son père avait été surprise par l'œil vigilant et terrible de l'Inquisition – qui le poursuivait lui-même sans trêve –, il s'embarqua pour les États-Unis où il espérait échapper définitivement à ses tourmenteurs. Il s'installa à Pittsburgh, où il mourut en 1853.

Son fils, John Ernest, après avoir participé aux côtés du général Grant à la guerre de Sécession, décida de retourner à Dresde et d'y rouvrir la librairie.

Petit-fils de ce dernier, Johann Ernst Fuchs – celui que j'avais rencontré – retrouva les poinçons de Baskerville cachés dans la cave de la maison familiale.

En février 1945, l'enfer s'abattit en une nuit sur Dresde. Les historiens se sont interrogés sur ce bombardement inouï, qui causa la mort d'au moins 25 000 personnes, alors que la machine de guerre hitlérienne était à l'agonie. Certains avancent l'hypothèse de l'acte exemplaire destiné à précipiter la paix – bien curieuse méthode, en vérité! Quelques-uns, que la destruction de Dresde n'était qu'un « effet pervers » de la stratégie américaine en Europe : préparer la mise en place du plan Marshall et la domination de l'oncle Sam en rasant le plus grand nombre de villes possible. D'autres, enfin, rapprochent la date du bombardement (le 13 février) de la conférence de Yalta qui venait de s'achever et voient dans la destruction de Dresde un terrible avertissement à Staline, dont les visées expansionnistes contrariaient singulièrement celles des Yankees. J. E. Fuchs avance, lui, cette effarante explication : Flann Canneghan, conseiller militaire secret de Roosevelt, aurait été un agent de l'Opus Dei,

toujours à la poursuite du livre du marquis. Un affidé aurait retrouvé la trace des Fuchs à Dresde... Pour le libraire, il ne faisait aucun doute qu'un des plus grands crimes de guerre de l'histoire n'avait eu d'autre propos que de détruire son précieux livre et la bibliothèque de Dresde renfermant le second exemplaire de l'ouvrage.

Sous le déluge de feu, Fuchs parvint à s'enfuir en emportant les poinçons de Baskerville ainsi que l'ultime exemplaire du livre imprimé par son aïeul.

Ce livre unique se trouvait à présent en ma possession.

Il ne me restait plus qu'à prendre connaissance des étonnantes aventures du marquis de Mesa Verde – et à braver la plus ténébreuse et morbide des sociétés secrètes.

*

Le livre du marquis était un petit in-octavo de 240 pages, qu'un demi-

maroquin avait protégé des aléas de son incessant vagabondage.

Première particularité, il n'y avait aucune mention d'auteur ni de titre sur la reliure, pas plus que sur la page de titre. À cette place, on pouvait voir une magnifique eau-forte de Philip Molig.

Le marquis – dont Fuchs avait probablement décrit les traits au graveur – était représenté de trois quarts, en costume de coureur des prairies, sur fond de végétation exubérante bien dans le goût exotique de l'époque : de grands arbres ressemblant aux fougères arborescentes du carbonifère. Dans le lointain se devinait une extraordinaire construction, sorte de pyramide évidée lançant vers le ciel une succession de piliers comme les doigts joints d'une main de géant. Pour en signifier la hauteur exceptionnelle, l'artiste l'avait cernée d'une couronne de nuages moutonnants.

Au colophon, on lisait simplement :
«*Dresdiæ, Typis Johannis Fuchs, MDCCXCI*»
– souci de discrétion dû au harcèlement,

imaginaire ou réel, de l'Inquisition, dont Fuchs craignait la terrible obstination. Par cette mention également, le libraire allemand adressait un discret hommage au *Virgile* sorti des presses de l'imprimeur anglais en 1757.

Je reconnus le caractère de Baskerville au premier coup d'œil, notamment à l'élégance du « g » bas de casse. L'impression était exemplaire, et mon exaltation d'inventeur du travail exécuté à partir des 347 poinçons volés tout aussi remarquable. Que dire, alors, du sentiment que j'éprouvai, la nuit étant déjà bien avancée, en refermant le livre du marquis de Mesa Verde ?



3

Dans un préambule assez concis, le narrateur rassurait le lecteur sur sa parfaite santé mentale et ses origines sans tache : héritier d'une très ancienne famille de Castille, il s'était décidé à prendre le parti de l'aventure à la suite de déboires amoureux – sur lesquels il se montrait d'ailleurs fort discret.

Débarqué à La Havane, en juin 1764, après avoir traversé l'océan à bord du *Santa Lucia*, il demeura plusieurs mois dans l'île de Cuba avant de gagner le continent.

À Mexico, il se présenta au vice-roi. Des troubles incessants ravageaient le nord du pays et le vice-roi proposa à Mesa Verde le commandement de la compa-

gnie de Guadalupe, près de Monterrey.

Capitaine d'aventure, mais plus homme de cœur que conquistador, Mesa Verde prit rapidement conscience de l'insupportable tyrannie qu'exerçaient les Espagnols sur les populations locales. Les armées du vice-roi se livraient à des exactions d'une cruauté inouïe, n'épargnant ni les femmes ni les enfants, et les populations locales, décimées, ne pouvaient que plier – ou se révolter.

Au printemps 1766, il prit le commandement de la garnison de Guadalupe, dont il essaya en vain de réformer les mœurs. Ayant maintes fois pris le parti des populations locales, dont il voulait améliorer les conditions de vie en demandant aux riches propriétaires espagnols une juste répartition des terres, Mesa Verde devint suspect aux yeux de ses pairs. Sa présence fut considérée comme dangereuse et on décida de le faire périr.

Une nuit de juin 1767, des assassins à la solde du gouverneur se rendirent à la

résidence du marquis mais celui-ci, prévenu par un serviteur autochtone, avait déjà quitté la ville et, à bride abattue, remontait vers le rio Grande.

Mesa Verde, après deux mois d'un terrible voyage – il ne s'étend guère sur les souffrances endurées –, parvint à échapper aux troupes espagnoles lancées à sa poursuite. Les tribus, au courant de son identité et des raisons de sa fuite, lui apportèrent tout au long une aide précieuse. Quand tout danger fut écarté, il décida d'explorer une contrée que bien peu d'Européens avaient traversée. Il séjourna plusieurs mois chez les Zuñis et, le premier, bien avant John Gregory Bourke, il décrit dans son livre la danse rituelle de l'urine.

Chez les Hopis, il assista aux secrètes manipulations des poupées et les Navajos l'initièrent au rite du peyotl.

On peut être surpris qu'un Européen soit traité avec tant d'égards par des nations qui nourrissaient à l'égard des Blancs en général – et des Espagnols tout

spécialement – la plus légitime aversion.

Faut-il rappeler qu'à l'époque, le territoire nord-américain était parcouru par des bandes armées, régulières ou indépendantes de toute autorité, qui ne cherchaient par l'aventure qu'à s'enrichir ou à conquérir pour leur roi de nouveaux domaines? Le cas de Mesa Verde, s'il n'est pas unique dans cette navrante épopée de la « conquête » du Nouveau Monde, demeure singulier : qu'un Espagnol puisse arpenter, en plein XVIII^e siècle, les étendues désertiques du Colorado par amour de l'espace infini des hauts plateaux et, surtout, des populations autochtones, peut sembler extravagant, même deux siècles après. Il n'y a cependant pas à mettre en doute l'authenticité du récit de Mesa Verde, on verra plus loin pourquoi.

C'est en remontant le cours capricieux du San Juan que le marquis entendit pour la première fois parler des Nazcarans.

Il était alors considéré, par toutes les tribus sans exception, comme une sorte

de chaman : il leur enseigna notamment l'art de la guerre et l'on peut attribuer à son passage l'extraordinaire efficacité de leur résistance, un siècle plus tard, à l'envahisseur yankee.

Mesa Verde parlait couramment la plupart des langues autochtones, qu'il apprit, dit-il, avec une étonnante facilité.

Le peyotl semble avoir eu un effet catalytique sur ses fonctions intellectuelles et sa sociabilité naturelle. Dans son récit reviennent fréquemment les termes : « identification » et « assimilation ». Il cite même une fois le mot allemand *Gemeinwesen*, « l'être ensemble » que les hégéliens – et Engels à la suite de Feuerbach – utiliseront pour caractériser l'humanité « idéale ».

Le peyotl – comme le yagé amazonien ou l'iboga africain – contient un alcaloïde puissant. Chez la plupart des Blancs, la mescaline provoque une dissociation de l'*anima* du *corpus*. Pour Mesa Verde, le rituel, autant que la mastication du « bouton », est un puissant facteur d'ab-

sorption du corps apparent (physique) de l'individu par le corps réel (astral) de la tribu tout entière. Il ne s'agit donc plus d'une rupture «schizoïde», mais d'une fusion à l'être tribal permanent.

Cette approche globale et pertinente renvoie aux plus modernes études sur l'histoire et les rituels des nations nord-américaines.

En regard de la page 102, une gravure en hors-texte essaie de rendre compte d'une de ces expériences visionnaires : on y découvre, au premier plan, un groupe assis en cercle ; au milieu se tient Mesa Verde (habillé comme ses hôtes d'une ample tunique) ; les yeux des participants sont révulsés et leur attitude dénote un état second, mais sans ces effets cataleptiques que l'on observe chez les Européens ; leur maintien est d'une rare noblesse et tout leur être participe avec ferveur à la cérémonie. Le comportement de Mesa Verde n'est en rien différent de celui de ses compagnons. Au second plan, la «vision» elle-

même nous livre ce paysage extraordinaire gravé par Molig en frontispice. La légende – « *Ainsi m'apparut pour la première fois la merveilleuse vallée des Nazcarans* » – fait explicitement référence au texte en regard : lors de sa toute dernière soirée chez les Navajos, Mesa Verde fut initié au Grand Secret dont les autochtones, plus que tout, craignaient la découverte par les pillards blancs.

Après avoir quitté les Navajos, Mesa Verde poursuivit son exploration de la vallée du San Juan. La région était aride et désolée ; pas la moindre végétation, pas le plus petit rongeur. L'explorateur épuisa ses réserves de vivres au bout d'une semaine. Son cheval fit une chute malencontreuse et il dut l'abattre. Sans eau, sans nourriture, il continua cependant son chemin, tout en craignant qu'il ne fût désormais sans objet. Il marchait la nuit et se terrait le jour dans des grottes. Il perdit peu à peu la notion du temps et, délirant et pris de fièvre, finit par ne plus

bouger, attendant paisiblement le terme ultime du voyage...

Il se réveilla. Le premier objet qui frappa son regard était une coupe absolument transparente, contenant un liquide ambré, que lui tendait une jeune fille d'une étrange beauté. Après avoir absorbé le breuvage, il eut le sentiment de « renaître » – non pas de récupérer ses forces, avec la lenteur d'un convalescent : tout son potentiel vital en un instant lui fut, dit-il, restitué.

On l'avait étendu sur un lit rustique, mais confortable, constitué de fibres tressées. La pièce était semi-sphérique ; la paroi, parfaitement lisse et blanche, réfléchissait doucement la lumière du jour qui pénétrait par une vaste baie dont le matériau transparent semblait se fondre à l'appareil de la voûte sans la moindre solution de continuité.

Au dehors s'étendait une vallée à la végétation luxuriante, entourée de toute part de parois rocheuses verticales qui la

surplombaient comme autant de remparts naturels infranchissables. Au centre de la vallée, il découvrit une extraordinaire pyramide, immense et légère comme les deux mains jointes d'un orant, identique à celle de sa vision.

Mesa Verde, s'il eût été catholique, se serait cru au Paradis. Averti par sa vision prémonitoire, il sut qu'il avait atteint au but de son voyage et, par un moyen dont il ignorait tout, qu'il avait pénétré dans la vallée des Nazcarans.

Il voulut remercier la jeune fille mais, quand il se retourna, elle avait disparu. Il alla près de la baie transparente et, ayant porté la main sur elle, sentit une légère résistance élastique et comme une vibration. Une brise parfumée lui parvenait du dehors au travers de la baie.

Il sentait son corps totalement remis des épreuves du voyage et, impatient de découvrir le territoire des Nazcarans et ses habitants, se demandait comment sortir de la pièce qui ne disposait, apparemment, d'aucune ouverture.

Une main sur son épaule, légère et douce, l'avertit du retour de la jeune fille. Elle était accompagnée d'un homme remarquable tant par sa stature que par la finesse de ses traits, qui s'adressa à Mesa Verde dans le plus pur castillan :

– Nous avons eu connaissance de vos mérites, Monsieur, et nous désirions vous faire venir ici, car le temps presse.

Mesa Verde, tout à l'étonnement d'entendre une langue qu'il n'avait pas parlée depuis plusieurs mois, le regarda bouche bée.

L'autre sourit avec indulgence.

– Votre idiome, Monsieur – sans vouloir vous blesser –, est d'une simplicité enfantine et je l'ai appris pendant votre sommeil. Nous vous enseignerons en retour le *tùtlan*, qui est le premier niveau de la langue nazcaran.

Ce personnage énigmatique n'avait pas l'intention de l'humilier : il se contentait d'énoncer des faits.

– Nous vivons dans cette vallée depuis plus de mille ans. Nous avons su dévelop-

per nos forces psychiques, sans pour cela négliger nos enveloppes terrestres. Bien que reclus au cœur de montagnes inaccessibles, le monde extérieur ne nous est pas inconnu. Nos émissaires ont « parcouru » tous les continents de la Terre et vous trouverez chez nous des objets façonnés dans les forêts impénétrables de l'Afrique équatoriale ; des tissages du désert de Gobi ; un boomerang de Tasmanie et les précieuses cordelettes de nos frères quechuas. Votre Europe seule résiste à notre pouvoir d'investigation. C'est pour nous un grand mystère – et un grand danger.

Mesa Verde passa un long mois à découvrir tous les trésors nazcarans. Il ne se lassait pas d'admirer leur architecture – les parois semi-sphériques, il le comprit rapidement, s'opacifiaient ou devenaient translucides en fonction de la position du soleil et du désir des habitants d'en subir l'ardeur ou, au contraire, de s'en prémunir. Pour entrer ou sortir des demeures, il suffisait de traverser ce matériau subtil

en quelque point de moindre résistance, qu'on lui apprit à reconnaître.

Il avait libre accès partout et était reçu par chacun comme un invité de marque. Tous parlaient le castillan sans le moindre accent. Mesa Verde n'en mit que plus de zèle à acquérir les rudiments du *tùtlan*. Son professeur n'était autre que Hasca, la jeune fille qui avait assisté à son réveil, ce qui contribua singulièrement aux progrès que de jour en jour il manifestait dans l'acquisition de cette langue complexe.

Première difficulté, les réalités physiques étaient désignées différemment en fonction des sentiments qu'elles inspiraient et du moment où ces sentiments se manifestaient. Par exemple, une simple table pouvait se nommer *ayan* le matin, au moment où l'appétit nous fait espérer un premier repas, et *ayun* le soir, quand, rassasiés, nous n'aspérons qu'à un repos réparateur. D'autres variations, plus subtiles encore, relevaient des stades plus élevés de cette langue étonnante. Ainsi,

en *tùtlã* de niveau intermédiaire, on pouvait décrire : la table qui est ici, mais aussi celle qui se trouvait à cette place dans les temps anciens ; celle qui viendra dans le futur (curieusement, dans ce cas, il s'agissait d'un mode descriptif et non hypothétique). En *tùtlå* de stade suprême, on parlait de la table en fonction de sa subjectivité propre, comme s'il se fût agi d'un être vivant. Hasca lui expliqua qu'à travers la table vivaient les arbres qui lui avaient confié leur bois et tous les Nazcarans tlöniens (ce mot voulait dire, approximativement : absent/présent – absent à la contingence ; présent au Tout cosmique) qui s'étaient assis autour d'elle. Ce niveau de langage, cependant, était réservé aux initiés. Et ce disant, elle tendit le doigt vers l'étrange bâtiment qui occupait le centre de la vallée.

Mesa Verde interpréta cette confiance comme une invite à subir l'initiation.

Un soir, Hasca vint rejoindre Mesa Verde dans sa demeure. Il espérait,

depuis leur première rencontre, prolonger plus intimement des rapports d'affection devenus manifestes à l'un et à l'autre; mais, plus par délicatesse que par timidité, il laissa à Hasca le choix de l'heure et du lieu.

Hasca s'avança vers lui, vêtue d'une tunique légère et diaphane. Son corps magnifique était comme nimbé par la clarté lunaire – la paroi devenue transparente, le ciel, d'une totale limpidité, participait au mystère.

Hasca se pencha vers lui et murmura d'une voix émue :

– Le temps est venu de nous aimer. Les Nazcarans ont décidé que tu serais des leurs.

Mesa Verde n'insiste pas sur le déroulement de cette charmante soirée; il signale seulement qu'il se sentit «lavé» de son corps d'homme blanc par les caresses de Hasca. «Le corps, écrit-il, n'est ni le lieu de l'abomination ni celui de la perte de l'âme; le plaisir résulte d'une conjonction entre les étoiles et la

chair, les parfums et les sucs, l'être et le silence.» Et, plus loin: «L'Église nous a enseigné le péché originel pour mieux masquer le scandale permanent de son indécence. Dans les bras de Hasca, je découvris qu'il n'y avait pas de limite entre l'amour physique et l'imbrication des âmes, entre l'union de deux corps et la fusion de l'humanité tout entière en un seul être.»

4

La nuit suivante, Hasca vint chercher Mesa Verde pour le conduire à la *tecla*, la pyramide aux formes singulières.

Tandis qu'ils avançaient parmi les bosquets, la Lune – qui occupait dans le ciel une position nouvelle – fit surgir d'immenses dessins géométriques sur toute la longueur des parois de la vallée.

– La Lune parle au Ciel, murmura Hasca. Les signes sont favorables.

Face à la *tecla*, un gigantesque hibou stylisé venait de jaillir de l'encre de la roche. Ses ailes symétriquement déployées de part et d'autre du corps délimitaient le lieu du mystère : la *tecla*, à l'architecture à la fois hiératique et délirante, était placée sous la protection de l'oiseau sacré.

Les Nazcarans s'étaient rassemblés en une foule silencieuse et bienveillante. À son passage, de nombreuses mains se tendaient vers Mesa Verde pour le toucher; déjà, il participait au secret de la nuit.

Élevé dans l'esprit de Montesquieu et lecteur de La Mettrie – *Le Traité du Vertige* ne le quittait jamais –, le marquis, autant par son éducation que par expérience, se méfiait des cultes et de ceux qui en établissent le rituel à leur profit exclusif. L'exemple des terribles exactions de l'Inquisition espagnole dans le Nouveau Monde et les poursuites dont il avait été l'objet l'avaient affermi dans ce sentiment agnostique.

Cependant, au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la *tecla*, il se sentit peu à peu dépouillé de toute «*ulcération de l'âme*» [sic] et disponible à la révélation d'un mystère autrement plus éblouissant que les médiocres marchandages spirituels auxquels se livre l'Église catholique.

Sur le seuil se tenait Axotl, le géant

débonnaire qui lui avait rendu visite au premier jour. À l'instar des autres Nazcarans, il était revêtu d'une tunique ordinaire. Aucun insigne théocratique ne le distinguait du commun.

Ayant perçu l'assentiment de Mesa Verde à cette absence de mise en scène, il lui sourit :

– Je ne suis ni le grand prêtre ni le thuriféraire d'une quelconque « religion ». Ce mot n'existe pas dans la langue nazcaran. Nous avons du mal à en saisir le sens exact, bien qu'il soit l'objet de nos constantes préoccupations.

Avant de franchir la porte monumentale de la *tecla*, Mesa Verde leva la tête et il eut, un instant, l'impression que l'immense tour était un lien physique entre les astres et la vallée ; il n'en pouvait percevoir le faîte, enfoncé dans l'obscurité de la nuit comme la proue d'un vaisseau céleste.

Axotl le fit pénétrer au cœur de l'édifice, par un labyrinthe décoré de motifs étranges.

– Voici l’histoire de notre peuple vagabond. Nous venons de très loin ; nous remontions vers le Nord quand cette vallée, il y a plus de mille ans, servit de refuge à nos *teclan* décimés et harassés. Ils décidèrent de s’y installer et dressèrent cette tour deux ou trois siècles après.

Le mot *teclan* désignait à la fois les racines des arbres, les ancêtres (ceux qui ne sont plus au monde, mais toujours présents dans l’être global de la tribu) et les plus anciens membres de la communauté.

Mesa Verde admira l’art consommé avec lequel les Nazcarans avaient représenté, en une longue fresque, leur singulière histoire. Une scène, plus particulièrement, retint son attention : on y voyait des cavaliers – que l’armure désignait sans ambiguïté comme espagnols – se livrant à leur sinistre besogne de massacreurs.

– Si ces œuvres datent de la construction de la *tecla*, comment se peut-il...

Axotl coupa le marquis d’un grand rire :

– On peut voyager autrement que sur un cheval fatigué.

Un petit carré d'herbe rase occupait l'intérieur de l'édifice. Au centre de cette pelouse, très soigneusement entretenue, poussait un arbre extraordinaire par sa taille et la configuration de ses branches : la forme générale du temple reproduisait très exactement l'entrelacement des rameaux, les dix doigts des deux mains jointes de l'orant.

À chacune des branches, de lourdes grappes pendaient. Axotl se dirigea vers la plus basse, en cueillit délicatement un grain gros comme le poing et le tendit à Mesa Verde.

– Les plus grands mystères sont aussi les plus simples. Manger le *pixhu*, voilà tout le rituel des Nazcarans.

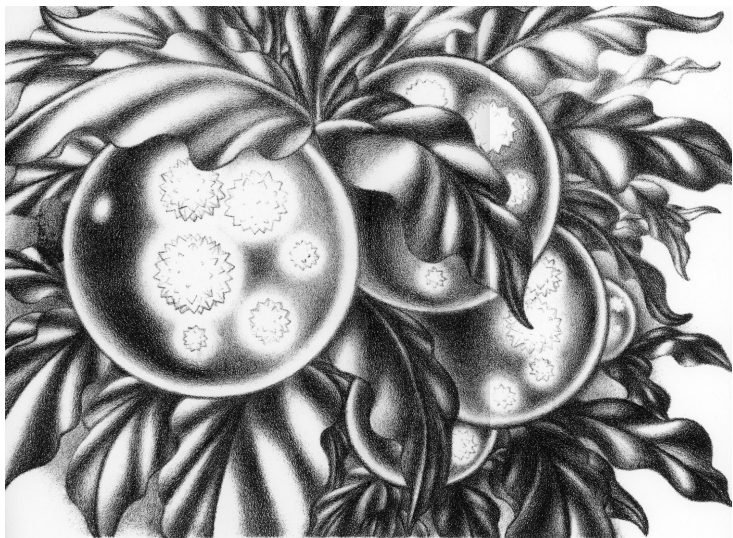
Mesa Verde tenant le fruit dans sa main le sentit vibrer : une onde caressante et stimulante remonta lentement le bras et finit par se répandre dans tout son corps. La perception qu'il avait de l'environnement se modifiait au fur et à mesure. Le

fruit en lui-même avait une apparence étonnante : une enveloppe vitreuse, parfaitement sphérique, retenait une solution aqueuse au sein de laquelle se mouvaient lentement de minuscules graines noires scintillantes, dont la disposition n'était pas sans évoquer certaines des constellations visibles de la vallée.

À cet instant, la Lune fut au centre exact de l'arbre. Mesa Verde vit les « mains végétales » s'ouvrir lentement comme pour accueillir le corps céleste. Une étoile filante traversa brusquement l'espace et quelque chose tomba dans les branches qui se refermèrent tout aussi mystérieusement. Un Nazcaran monta avec agilité dans l'arbre et, étant redescendu, exhiba une coupe de terre cuite contenant un cristal sphérique et identique en tout point au fruit que tenait le marquis.

– Que notre frère mange le fruit.

Les Nazcarans avaient prononcé ces mots à l'unisson. C'était une supplication pressante, non un ordre.



1/20

Alexandro

Mesa Verde perfora la légère enveloppe à l'aide d'un stilet d'or et but la liqueur dont la saveur n'avait pas d'équivalent, même parmi les fruits les plus prisés des gourmets.

Les graines furent ensuite recueillies avec l'enveloppe. Mélangées à des feuilles séchées provenant du même arbre, elles furent présentées, sous forme d'un long cigare irrégulier, à Mesa Verde.

Deux gravures accompagnent le récit de cette expérience. La première nous montre un fragment du bas-relief aux cavaliers espagnols pourchassant devant eux des Nazcarans ; la deuxième, l'arbre de la cérémonie. Le graveur, sans doute fidèle aux croquis du marquis, nous offre la plus stupéfiante composition végétale : l'organisation géométrique du vivant sans qu'il soit possible d'y discerner un travail humain. Cet arbre, de toute façon, échappe aux classifications botaniques comme les habitants de la vallée cachée à la logique de l'Histoire.

J'approchais de la fin de ce récit extraordinaire.

Mesa Verde parle, en termes extrêmement vagues, de deux «visions» qu'il aurait eues au cours de cette nuit mémorable.

La première fois, il aurait pénétré dans un futur «positif», dévolu au règne des Nazcarans, dont la philosophie naturelle et les pouvoirs bienfaisants auraient transformé la planète tout entière en «*jardin d'Éden*». Mesa Verde ne semble pas mettre en doute le caractère réel de ce déplacement. Il se réveilla, tenant à la main un objet qui, selon ses propres termes, n'existait pas encore. Cet objet (une sphère identique au fruit et à l'astrolithe, mais d'une fragilité telle qu'elle se réduisit en poussière en quelques minutes) provoqua un débordement d'exaltation chez les Nazcarans, dont Mesa Verde mit un instant en doute la santé mentale.

– Qu'importe désormais ce qu'il adviendra de nous, dit Axotl. La régéné-

ration du monde est en cours. Il dépend de vous que le *Qxa* (arbre/jardin de la perfection) répande ses graines sur tous les continents de la Terre. Toutefois, vous devrez vous méfier des moines noirs.

Pour la seconde vision, Mesa Verde évoque l'Armageddon, d'« infernales destructions », des « escadrons de l'Antéchrist », faisant explicitement référence au plus halluciné des textes bibliques, *L'Apocalypse* de Jean. « *Et le chiffre de la Bête était 666* » est la conclusion de sa mélancolique relation. De ce voyage également il rapporta un objet qu'il décrit comme une sorte de gravure reproduisant « avec tous les aspects de la réalité », par un procédé inconnu, un immense nuage cryptogamique au-dessus d'une ville en ruine.

Cette « image » passa de main en main et provoqua les manifestations de la plus profonde affliction. Contrairement à la sphère, l'image ne se désintégra pas.

Axotl s'adressa à Mesa Verde d'une voix emplie de chagrin et d'anxiété :

– Rien n’est gagné d’avance, je le crains. Nos ennemis sont puissants et le monde leur appartient depuis trop longtemps pour qu’ils acceptent de le quitter sans combattre. Votre malheureux pays, en pillant les richesses de ce continent, a commis le pire des crimes : cet amas de trésors, inutiles et puérils, va lancer votre race sur la voie illusoire de la réification. Le sacré se déplacera de la totalité du monde (*Qxa*) vers son écorce haïssable et les hommes ne pourront échapper à leur destruction réciproque que si nous parvenons à répandre le *phan* (graines/pulpe bénéfique) en choisissant, en chaque lieu et pour chaque époque, les plus dignes des humains. Encore une fois, vous serez notre messager et vous devrez vous garder, plus que jamais, des moines noirs, car ils nous *connaissent*.

Tout, alors, se précipita. Des tremblements de terre avaient déjà alarmé les Nazcarans. Le sol bougeait souvent dans cette région mais, depuis quelque temps,

la fréquence et l'amplitude des manifestations telluriques ne laissaient pas que d'inquiéter les habitants de la vallée.

Une terrible secousse ébranla les murs du temple. Mesa Verde et ses compagnons sortirent en hâte de la *tecla*. Celle-ci parut vaciller sur sa base. Du haut du plateau, des éboulements précipitèrent dans la vallée des blocs gigantesques qui écrasèrent bon nombre d'habitations.

Ils s'éloignèrent aussi vite que possible de la pyramide. Une onde extrêmement violente les jeta à terre et Mesa Verde, horrifié, vit l'immense colonne replier ses doigts de pierre et s'effondrer lentement sur elle-même. Plusieurs de ses compagnons furent écrasés. Lui-même et Hasca, protégés par une saillie rocheuse, échappèrent à la mort.

– Vite, par ici...

Hasca, les yeux emplis de larmes, entraîna son compagnon vers la paroi la plus proche.

– Il faut que tu atteignes le passage avant qu'il ne soit trop tard !

– Et toi ?

– Je dois rester avec mon peuple.

Mesa Verde parle de la déchirante séparation, lorsque, après avoir parcouru un labyrinthe de grottes et de failles plus qu'étroites, ils se retrouvèrent de l'autre côté de la montagne. Hasca, malgré ses supplications, refusa de le suivre et, avant de repartir, lui murmura ces paroles de réconfort :

– Ceux qui ont mangé le *pixhu* ne peuvent plus mourir. Ils se dépouillent de leur corps pour renaître ailleurs. Qui sait ? peut-être nous reverrons-nous un jour ; les affinités sont de puissants aimants. Pars ! et n'oublie jamais les mots d'Axotl ni les caresses de Hasca.

5

Ici s'achève le récit du marquis de Mesa Verde. Ma tendance naturelle au scepticisme et à la fantaisie aurait dû m'inciter à penser que je venais de lire une fable – aussi étrange que réussie – dans le goût des contes bizarres du XVIII^e.

Je reçus, peu de temps après, une longue lettre du D^r Erica Ducornet, l'éminente archéologue des fouilles d'Axa Delta. Son intérêt pour la culture pueblo lui faisait arpenter sans trêve les hauts plateaux du Colorado, à la recherche d'hypothétiques gisements inconnus.

Elle apprit d'un Navajo avec lequel elle s'était liée d'amitié qu'un récent tremblement de terre venait de mettre

au jour une faille ignorée. Il était, prétendait-il, le seul à pouvoir la mener là-bas, ayant découvert le site au hasard d'une « promenade » dont il ne précisa pas la nature.

Ayant une absolue confiance dans la probité du Navajo – et dans ses capacités à la guider dans cette région désertique –, elle entreprit de le suivre, flanquée de son inséparable collaborateur, le Dr Cletis Twigger Jr, le petit-fils du célèbre collectionneur de coprolithes.

Le voyage fut aussi éprouvant pour ce dernier que pour la pétulante archéologue, malgré quelques trouvailles intéressantes en matière de « fossiles improbables » et de « géologie aléatoire », les jardins secrets des deux érudits.

Ils parvinrent enfin au bord d'un gouffre. Le Navajo n'avait pas menti : la prodigieuse entaille révélait en son fond les vestiges d'une civilisation. Le guide trouva un accès dans la paroi et les trois compagnons, après une dangereuse descente, furent à pied d'œuvre.

«Je ne puis te décrire l'état d'extrême jubilation que nous procura la certitude d'être les premiers à pénétrer sur le site le plus invraisemblable du Nouveau Monde.»

Curieusement, le guide navajo semblait se déplacer dans le dédale des rues de la cité en ruine comme s'il revenait chez lui après un long voyage. À la question d'Erica Ducornet, il répliqua : « Nous sommes tous déjà venus quelque part. »

Il entraîna ses deux compagnons vers le centre de la faille, où un inconcevable amoncellement de pierres témoignait qu'à cet endroit avait dû se dresser une construction remarquable par ses proportions. Ils franchirent péniblement ce rempart éboulé et se trouvèrent soudain face à un arbre aussi étrange que bien vivace, dont les branches portaient des grappes de fruits translucides.

Au pied de l'arbre, Erica Ducornet ramassa une «impossibilité archéologique» : la photographie d'une ville en ruine (qu'elle identifia aisément,

mais dont elle refuse de donner le nom) au-dessus de laquelle s'élève un sinistre nuage atomique.

« Notre guide nous fit quitter en hâte cet endroit, précisant que nous y reviendrions à la nuit tombée. Ce qui se passa alors, je ne puis te le décrire. Nous sommes sans doute parvenus au centre magique du monde, au cœur battant du mystère céleste. L'ombre des hommes noirs se répand sur la Terre. Viens vite. »

Angers, novembre 1989.

NOTA

Jacques Abeille, à qui j'ai transmis le manuscrit des *Poinçons de John Baskerville*, m'écrit à ce sujet: « Mesa Verde fut-il bien le premier "émissaire" des Nazcarans en Europe? Se serait-il passé quelque chose en Italie à la fin du xv^e siècle? Quoi qu'il en soit, je note une correspondance troublante entre l'arbre dont Mesa Verde a laissé une description et la décoration du plafond de la *Sala delle Asse* peint par le grand Léonard pour le palais Sforza, à Milan, entre 1496 et 1498. Si le génie de Léonard (et l'extraordinaire bienveillance qui l'a toujours caractérisé) éclatait dès son plus jeune âge, c'est dans son époque milanaise qu'il a pris le visage du «rêveur définitif» que l'on sait et c'est

alors qu'il commença de tenir (d'une écriture tracée en miroir, de la main gauche) ses fameux carnets, qui sont comme des notes fragmentaires sur des visions d'un autre monde [...].»

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- *Ramón Alejandro*, Éditions Ubacs, 1989.
- Jorge Luis Borges, *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius*, illustrations de Rikki Ducornet, The Porcupine's Quill, 1983.
- John Gregory Bourke, *Les Rites scatologiques*, P.U.F., 1981.
- Carlos Castaneda, *L'herbe du diable et la petite fumée*, le Soleil noir, 1972.
- Erica Ducornet, *Entering Fire*, City Lights Books (pour le personnage de Cletis Twigger), 1988.
- Erica Ducornet, *Haddock's Eyes*, Éditions du Fourneau (pour les fouilles d'Axa Delta), 1987.
- Christian Laucou, « Identification des poinçons de C. Soullignac et J. Baskerville au Conservatoire national des arts et métiers

graphiques de Bannes», in *Bulletin international de Bibliologie*, n° 16 (pour les précieux renseignements sur les poinçons de John Baskerville).

- Pierre Laurendeau, «Les 347 poinçons de John Baskerville : une enquête policière en *Tipografia*», in *Bulletin international de Bibliologie*, n° 15.
- Pierre Laurendeau, «Les Fuchs, libraires à Dresde : une exemplaire hypostase typographique», suivi de «Le marquis de Mesa Verde, une brèche dans le continuum?», suivi de «Les facteurs récessifs et le saturnisme, prolégomènes à une exégèse des Visions de saint Jean Porte-Latine», in *Bulletin international de Bibliologie*, n° 18 (non paru).
- Jérôme Peignot, *De l'Écriture à la Typographie*, Gallimard (notamment, en annexe, la notice sur Baskerville qui fut à l'origine de ce récit), 1967.
- Raymond Roussel, *Les Impressions d'Afrique*, J.-J. Pauvert, 1963.

POSTFACE

À plus de trente ans de distance, l'envie de rééditer *Les Poinçons de John Baskerville* pour un public nécessairement limité (le tirage est strictement borné à 100 exemplaires) et, je l'espère, indulgent m'a mené à proposer aux lectrices et lecteurs ce récit d'aventures typographiques.

Si l'on apprend à l'école que Gutenberg inventa l'imprimerie – ce qui d'ailleurs est faux : on le crédite de l'invention de la *typographie*, soit l'utilisation de caractères mobiles en métal, si tant est que son existence soit prouvée –, bien peu à part les spécialistes s'intéressent à l'histoire de l'*ars magna* qui révolutionna la diffusion des idées et des mythes du

xv^e au xx^e siècle, laissant au xxi^e le soin de déconstruire ces cinq cents ans de passion pour les idées, le livre et l'imprimé.

Je dois en grande partie mon intérêt pour la chose imprimée et pour ceux qui élaborèrent au fil des siècles les outils pour la créer à Christian Laucou, typographe, éditeur et poète de la lettre, auquel me lie une relation d'amitié, et pour ma part de reconnaissance, de plus de quarante ans.

Jacques Abeille, évoqué à la fin de ce récit à la véracité incertaine, fut complice de nos échanges typographiques au point de nous incorporer dans son *Cycle des Contrées* sous les traits des personnages de Maître Pierre, le notaire amateur de second rayon, et de Saturnin Lassicope, imprimeur et éditeur des œuvres non autorisées de Léo Barthe¹.

Erica (Rikki) Ducornet, la grande auteure américaine de l'imaginaire, avait rejoint notre « société secrète » lorsqu'elle habitait dans le val de Loire

¹ Le *Cycle des Contrées* est publié au Tripode.

avant de s'installer à Denver, puis à Port Townsend près de Seattle. Elle fut ravie de ce personnage d'archéologue découvrant des artefacts «tlöniens» dans une faille du Colorado.

Inutile de préciser que l'ombre de Borges plane sur ce récit comme sur plusieurs de mes autres fantaisies – notamment cette troublante évocation, dans *Tlön, Uqbar Orbis Tertius* (magnifiquement illustrée par Rikki Ducornet dans l'édition en anglais que je possède), d'un volume maudit d'une encyclopédie plus ou moins réelle.

J'adressai un exemplaire des *Poinçons* à Pierre Bettencourt dès parution. Il m'en accusa réception par une lettre charmante et même enthousiaste, où il écrit notamment: «*De tant de parcours initiatiques pour parvenir au centre magique du monde, celui de votre héros est un des plus réussis.*»

*

Mais le véritable destinataire de ce récit est incontestablement Ramón Alejandro, que je rencontrai pour la première fois en 1985, désirant publier un texte de Pierre Bettencourt avec des gravures de cet artiste d'origine cubaine, alors installée à Paris. L'année précédente, j'avais fait paraître à l'enseigne de Deleatur un petit ouvrage de Bettencourt, *Le Roi des Méduses*, qui avait enchanté son auteur, prêt à récidiver. Je connaissais Ramón de réputation et admirais son œuvre à la fois tropicale et onirique. Au mitan des années quatre-vingt, il était considéré comme un des peintres importants, à la frontière du surréalisme et du réalisme magique. J'entrai en contact avec lui par un ami graveur qui fréquentait également l'atelier Tazé, haut lieu de la taille-douce. Ramón reçut le jeune éditeur que j'étais avec civilité et se montra enthousiaste pour le projet. *Notes de voyage au pays des Hommes-Bousiers*, le livre de Bettencourt, parut en 1986, accompagné de deux gravures à l'eau-forte de Ramón Alejandro et

trouva rapidement son public. C'est pour moi – et certains spécialistes de la bibliophilie – mon « grand livre » d'éditeur.

Ce fut le début d'une amitié et d'une complicité toujours active avec Ramón, qui se traduisit par de nombreux livres, et des plus fous ! En 1989, je lui proposai un ouvrage qui ne serait publié qu'à 99 exemplaires, tous accompagnés d'une lithographie. Voulant tester ce procédé de gravure originale, il accepta avec enthousiasme. Jean-Luc Tahon, le lithographe de Rikki Ducornet installé à Flavigny-sur-Ozerain, contacté, fit livrer une pierre préparée à l'artiste, qui la lui réexpédia après avoir tracé son œuvre au crayon gras. Nous nous étions arrêtés sur un format « raisin » qui permettait, sur une seule pierre, de concevoir à la fois la couverture et les deux illustrations intérieures. Ramón releva ce défi incroyable avec une maestria digne des plus grands affichistes du XIX^e siècle.

*

Depuis plusieurs années, je souhaitais écrire des fictions autour des grandes figures de l'histoire du livre et de la typographie. Le cas « Baskerville » était tout indiqué : la vie de recherche de l'imprimeur anglais, son génie méconnu, la lamentable affaire Beaumarchais... tout conviait à un roman d'aventures et à un hommage en creux de l'imprimeur. Ce serait le premier de la série, pensais-je alors – en fait, il n'y eut qu'un autre récit, consacré aux « frères Garamond », paru au tournant des années 2010 dans une série d'enquêtes menées par l'inspecteur « Fornax¹ ».

J'avais semé dans le texte des *Poinçons* des descriptions de sites, de personnages et de paysages comme autant d'« implants » (comme on dit dans le milieu de cinéma hollywoodien) pour des créations visuelles – ce qui fonctionna à merveille ; le site central de la *tecla* correspond aux édifices improbables des pein-

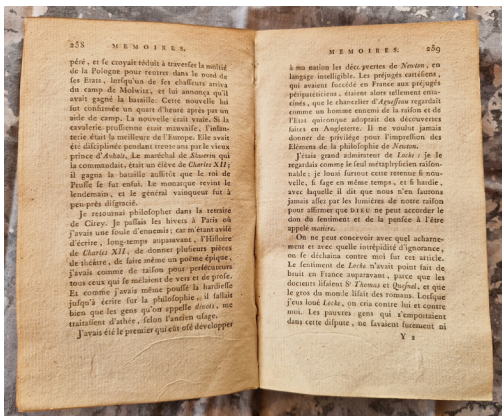
1 Fornax est le nom de la maison d'édition – atelier typographique de Christian Laucou.

tures d'Alejandro des années 80 ; Ramón a merveilleusement restitué la figure du marquis de Mesa Verde, ainsi que les mystérieux fruits sphériques.

*

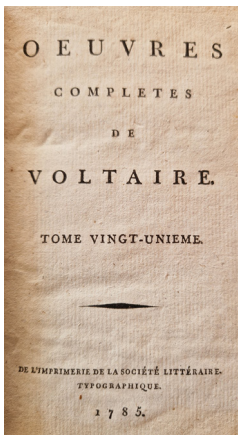
Avec Christian Laucou, nous évoquons régulièrement l'édition des œuvres complètes de Voltaire par Beaumarchais, en espérant un jour y découvrir un improbable volume ayant trait aux aventures de Mesa Verde. Il y a quelques années, Christian me signala une vente sur un site d'enchères du *Voltaire*; l'édition Beaumarchais se trouve actuellement à l'aplomb de mon clavier et je passe de nombreuses heures à feuilleter les 92 volumes dans l'espoir d'y découvrir le livre caché.

Pierre LAURENDEAU



Ci-dessus: extrait du volume 92 et dernier des Œuvres complètes de Voltaire publiées en 1785 par la Société littéraire-typographique fondée par Beaumarchais.

Ci-dessous: page de titre du tome 21.



Dans la même collection

1. *Pedro Oro Enla Espalda, Argentine, novembre 2019, 2020.*
2. *Welcome Bienvenue, Le Clou du spectacle, Rétrospective, Musée des Beaux-Arts de Lyon, été 2019, 2020.*
3. « *Fêque Niouws* », *la collection complète, 2020.*
4. *Le Poète, Poèmes nuls, 2020.*
5. *Le premier roman en Emojis, 2020.*
6. *À la Une!* (pastiche de premières pages ou couvertures de journaux et revues), 2021.
7. Collectif, *Chiennes de vies!* (biographies imaginaires), 2021.
8. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Expédition au K2, 2021.*
9. Pierre Laurendeau, *Le cinéma n'est pas la vie, 2021.*
10. Collectif, *31 vues sur rue, 2022.*
11. Sâr Qizil Geri, *Les Dix Secrets sumériens, 2022.*
12. Pierre Laurendeau, *Qu'il est doux d'écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche, 2022.*
13. Collectif, *Yves Ledroit, alpiniste et poète, 2022.*
14. Ramón Alejandro, Armando López Salamó, *146 dessins érotiques (bilingue), 2022.*
15. Moi, *Le Grand Livre de Moi, 2022.*
16. *Actes des Journées Oumonpo (Champcella), 2022.*
17. *Jean-Jacques Gévaudan, peintre du désir en clair-obscur, 2022.*
18. Yak Rivais, *Con fetti, 2022.*
19. *48 dédicaces modèles, 2022.*
20. Pierre Laurendeau, *La Folie des bords de Loire, 2022.*
21. Collectif, *30 Nouvelles Vues sur rue, 2022.*
22. *L'Ami du Clergé* (extraits), 2023.
23. Yak Rivais, *Maraboud'ficelle, 2023.*
24. Pierre Laurendeau/Éloïse Paul, *La Frontière, 2023.*
25. Comtesse de Ségur, *Un bon petit diable (révisé), 2023.*
26. Pierre Laurendeau, *L'horrible meurtre au petit noir, 2023.*
27. A. Doriac et G. Dujarric, *Discours modèles... (extraits), 2023.*

28. Bingue Gépété et Pierre Laurendeau, *Parapluie, Machine à coudre et Table de dissection*, 2023.
29. Alfred Jarry, *Éléments de 'Pataphysique pour les néophytes*, 2023.
30. Pierre Laurendeau, *Le Passager clandestin, et autres histoires brèves*, 2023.
31. Pierre Laurendeau, *Le droit d'auteur est-il soluble dans la démocratie ?* 2023.
32. Pierre Laurendeau, *Moche ou la Quête du Rabot*, 2023.
33. Pierre Charmoz, *La marmotte dans tous ses états*, 2023.
34. Collectif, *33 Nouvelles nouvelles vues sur rue*, 2024.
35. Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, 2024.
36. Patrick Boutin, *Graines de Chouïa*, 2024.
37. Collectif culturel du Gros-Caillou, *Le Gros-Caillou dans tous ses états*, 2024.
38. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Les sports de montagne aux Jeux olympiques*, 2024.
39. Pierre Charmoz, *Les Alpes pittoresques*, 2024.
40. Copilot, *Le Balai et l'Aspirateur (à la manière de Philippe Sollers)*, 2024.
41. Institut scientifique du Gros-Caillou, *La Science illustrée*, 2024.
42. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Notes d'exploration dans les monts Znaya*, 2024.
43. P. Charmoz, Copilot, *Sous le ciel vaste et glacé*, 2024.
44. *La Sango de la Marmoto / Le Sang de la Marmotte* (traduit de l'espéranto par Sylvain Erdepoinzé), 2024.
45. Jacques Le Mineur, *Abrégé de désespéranto et autres textes*, 2024.
46. *Abolition de l'esclavage des nègres dans les colonies françaises* 2024.
47. Collectif, *Hommage à F'murrr*, 2024.
48. Waldo / Le Flâneur / Nathalie Ferrand-Stip, *Mosaïques en clin d'œil*, 2024.
49. Collectif, *29 (re)Vues sur Rue*, 2024.
50. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres*, 2025.
51. Patrick Boutin, *Péli-Mêlo*, 2025.

52. Alain Zalmanski, *Dingbats – rébus typographiques*, 2025.
53. Sylvain R:é, *Ze Cure*, 2025.
54. *Purée, Banane et Kalachnikov*, 2025.
55. Pascal Proust, *Catalogue des modèles standards*, 2025.
56. Institut scientifique du Gros-Caillou, *La statistique, c'est élastique*, 2025.
57. Collectif, *Le Désir au féminin*, 2025.
58. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres (volume 2)*, 2025.
59. Alain Zalmanski, *Récréations mathématiques*, 2025.
60. Jean-Paul Plantive, *Vers holorimes*, 2025.
61. BoB, *Prototypes voués aux échecs*, 2025.
62. Joël Henry, *Le Laphotex*, 2025.
63. Olivier Joseph, *Pasteur et les Alpes du Sud*, 2025.
64. *Le Carnet noir*, 2025.
65. Christophe Petchanatz, *Fragments de Journal*, 2026.
66. Patrick Boman, *Brève Histoire du Frederick et de son équipage*, 2026.
67. Pierre Laurendeau, *Les Aventuriers de Pi*, 2026.
68. Toustes et Ceux, *Petit traité de l'inclusivité-e*, 2026.
69. Sylvain R:é, *La Marmotte se rebiffe!*, 2026.
70. Olivier Joseph, *Le Diable dans la chaudière*, 2026.
71. Pierre Laurendeau, *Un refuge dans les hauteurs*, 2026.
72. Pierre Laurendeau, *Les Poinçons de John Baskerville*, 2026.

Achévé d'imprimer
en avril 2026
pour le compte du « Club Samizdat »,
hébergé par
les Éditions Deleatur
Le Ponteil
05310 Champcella
ISBN 978-2-86807-396-9
Dépôt légal : avril 2026
<https://deleatur.fr>

Tirage : 100 exemplaires

Impression UE.